

AUÐUR AVA ÓLAFSDÓTTIR

LA VÉRITÉ
SUR LA LUMIÈRE

*Roman traduit de l'islandais
par Éric Boury*

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Rosa candida, roman, 2010 & 2015.

L'Embellie, roman, 2012 & 2017.

L'Exception, roman, 2014.

Le rouge vif de la rhubarbe, roman, 2016 & 2018.

Ör, roman, 2017 & 2020.

Niss Islande, roman, 2019,

Prix Médicis étranger.

À ceux qui s'en sont allés
À ceux qui sont ici en ce moment
À ceux qui viendront

De tous les mots le plus beau

Appelés en 2013 à élire le plus beau mot de leur langue, les Islandais ont choisi un substantif de neuf lettres désignant une profession médicale : ljósmóðir, sage-femme. Dans son argumentaire, le jury souligne qu'il unit deux mots magnifiques : móðir qui signifie mère et ljós, lumière. Mère de la lumière. Il existe en islandais bien des synonymes : yfirsetukona ou gardienne, náverukona ou présence, jóðmóðir ou accoucheuse, léttakona ou ventrière, nærkona ou assistante, ljósa ou clarté. En danois, on dit jordemor, en norvégien jordmor, en suédois barnmorska, en finnois kättilö, en anglais midwife, en allemand Hebamme, en néerlandais verloskundige, en polonais położna, en français sage-femme, en italien ostetrica, en espagnol comadrona, en portugais parteira, en estonien ämmaemand, en letton vecmāte, en lituanien akušerė, en russe акушерка, en yiddish אַקושערקע, en irlandais cnáimhseach, en gallois bydwaig, en arabe قابلة, en hébreu מיילדת, en catalan llevadora, en hongrois szülésznő, en albanais mami, en basque emagina, en

croate primalja, en tchèque porodní asistentka, en chinois 助产士, en roumain moașă et en grec μαία.

Le sens de ces termes n'est pas toujours clair, mais le plus souvent, il renvoie à une femme qui en aide une autre à mettre son enfant au monde. Dans la plupart des cas, l'étymologie indique qu'il s'agit d'une femme d'âge mûr qui pourrait être la grand-mère maternelle de l'enfant.

I.

Mère de la lumière



II.

Zoologie pour débutants

I.

Mère de la lumière

Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même ; je suis dans une ignorance terrible de toutes choses ; je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon âme et cette partie même de moi qui pense ce que je dis, qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, et ne se connaît non plus que le reste.

BLAISE PASCAL

J'accueille l'enfant à sa naissance,
je le soulève de terre
et le présente au monde

L'homme doit d'abord naître pour pouvoir mourir.

Il est bientôt midi, la nuit polaire se dissipe enfin. La boule de feu pointe à l'horizon, une maigre bande de lumière s'infiltré entre les rideaux de la salle d'accouchement, à peine plus large qu'un peigne de poche, et éclaire la femme en travail, allongée sur le lit. Elle lève un bras, le tend pour attraper la clarté, puis sa main ouverte retombe. Un kiwi coupé en deux, comme tranché par la lame acérée d'un couteau, est tatoué sur la peau tendue de son ventre, le pigment s'est craquelé et les lettres formant la phrase inscrite sous le dessin se sont elles aussi distendues, À t o i p o u r l ' é t e r n i t é. Lorsque l'enfant paraît, le kiwi duveteux se recroqueville sur lui-même.

J'enfile mon masque et ma blouse.

Nous y voilà.

L'expérience la plus périlleuse dans la vie d'un être humain.

La naissance.

La tête apparaît et, quelques instants plus tard, je tiens dans mes mains le petit corps gluant et couvert de sang.

C'est un garçon.

Il ne sait qui il est, ni qui l'a mis au monde, ni ce qu'est ce monde.

Son père doit poser son téléphone pour couper le cordon, il sectionne d'une main tremblante le lien entre l'enfant et sa mère.

Elle tourne la tête et le regarde.

— Est-ce qu'il respire ?

— Oui, il respire.

Désormais, il respirera vingt-trois mille fois par jour, me dis-je.

Je place la petite masse de chair hurlante sur la balance. L'enfant bat des bras, il n'y a plus de murs, plus de frontières, plus rien qui délimite le monde, cet immense inconnu, espace infini, territoire inexploré. Le nourrisson est en chute libre, puis il se calme, son visage est ridé, défiguré par l'anxiété.

Le thermomètre sur le rebord extérieur de la fenêtre affiche moins quatre degrés et l'animal le plus vulnérable de la Terre repose sur la balance, nu et démun, il n'a ni plumes ni fourrure pour se protéger, ni carapace, ni poils, rien qu'un fin duvet sur le sommet de la tête, un duvet que la clarté bleue du néon traverse.

Il ouvre les yeux pour la première fois.

Et voit la lumière.

Il ignore qu'il vient de naître.

Je lui dis, bienvenue, mon petit.

Je lui essuie la tête, je l'enveloppe dans une serviette puis je le donne à son père qui porte un T-shirt avec l'inscription *Le meilleur papa du monde*.

Bouleversé, l'homme pleure. C'est terminé. La mère épuisée sanglote aussi.

Le père se penche avec son bébé dans les bras et l'allonge prudemment sur le lit à côté de la femme. L'enfant tourne la tête vers la mère, il la regarde, les yeux encore emplis des ténèbres venues des profondeurs de la Terre.

Il ne sait pas encore qu'elle est sa mère.

Elle le regarde et lui caresse la joue d'un doigt. Il ouvre la bouche. Il ignore pourquoi il est ici plutôt qu'ailleurs.

— Il a du roux dans les cheveux comme maman, remarque la parturiente.

C'est leur troisième fils.

— Ils sont tous nés en décembre, commente le père.

J'accueille l'enfant à sa naissance, je le soulève de terre et le présente au monde. Je suis la mère de la lumière. De tous les mots de notre langue, je suis le plus beau – *ljósmóðir*.

Trois minutes

Après avoir pratiqué deux points de suture, je laisse les parents un moment seuls avec l'enfant. Entre deux accouchements, il m'arrive de sortir sur le petit balcon qui donne sur le boulevard, quand le vent ne souffle pas trop fort pour ouvrir la porte au fond du couloir. La maternité dispose de neuf chambres. En général, j'accueille un enfant par jour. Il arrive cependant qu'il en naisse trois. Aux périodes les plus chargées, en pleine saison, les mères accouchent à la cafétéria, dans la salle commune, ou même dans l'ascenseur qui dessert l'aile de la maternité. Un jour, j'ai dû courir jusqu'au parking pour y accueillir l'enfant d'un jeune couple terrifié sur le siège passager d'une vieille Volvo. Quand j'ai passé ma journée les mains plongées dans le sang et la chair, c'est un bonheur de pouvoir contempler la voûte céleste.

J'inspire profondément pour emplir mes poumons d'air froid.

— Elle est sortie prendre l'air, disent mes collègues.

Nous avons eu ces dernières semaines une météo très instable.

Aux premiers jours du mois, le thermomètre affichait des températures à deux chiffres, la nature s'éveillait et les arbres commençaient à verdier. Le 4 décembre, la station météo la plus au nord du

pays a enregistré dix-neuf degrés, puis l'air a subitement fraîchi, nous avons perdu vingt degrés en vingt-quatre heures et la neige est tombée en grande quantité. Les chasse-neige avaient du mal à éliminer les congères, le ciel était plein de flocons, les branches des arbres ployaient, les voitures disparaissaient sous un épais manteau blanc et on avait de la neige jusqu'aux genoux en sortant les poubelles. Puis est arrivée une pluie diluvienne et verglaçante, des barrages de glace ont fait sortir de leur lit les rivières, qui ont inondé les routes et les champs, ne laissant que boue et cailloux dans leur sillage. Il y a quelques jours, le journal télévisé a fait état de vingt chevaux piégés par les inondations dans la province du Suðurland. On voyait des fermes, telles des îles, au milieu des eaux, un paysan disait être allé en barque chercher les chevaux qui avaient dû regagner la terre ferme à la nage. On supposait qu'on retrouverait d'autres animaux après la décrue.

— Il n'y a plus rien de normal, disait le paysan au journaliste venu l'interroger.

Ma sœur, météorologue, est du même avis.

— Espérons que tout rentrera bientôt dans l'ordre, ajoutait-il.

Rue Ljósvallagata, ces pluies diluviennes ont fait déborder les égouts et ont inondé plusieurs caves. Quand je suis descendue vérifier la mienne, j'ai retrouvé un arbre de Noël artificiel et un carton rempli de décorations qui appartenaient à ma

grand-tante. Je les ai remontés au troisième étage. Cette semaine, il s'est mis à geler à pierre fendre, tout le pays s'est transformé en véritable patinoire, et j'ai accouché deux femmes qui avaient un bras dans le plâtre après avoir glissé sur le verglas. La seule chose qui ait été permanente ce mois-ci, c'est le vent. Et la nuit. Il fait noir quand je pars au travail, il fait noir quand je rentre chez moi.

À mon retour, je trouve le père du nouveau-né devant la machine à café. Il me fait signe qu'il veut me parler. Sa femme et lui sont tous deux ingénieurs en génie électrique et, comme dit une de mes collègues, il est de plus en plus fréquent que les deux membres d'un couple exercent la même profession : deux vétérinaires, deux journalistes sportifs, deux pasteurs, deux agents de police, deux coaches, deux écrivains. Tandis que l'ingénieur choisit sa boisson, il m'explique que l'accouchement était prévu le 12, c'est-à-dire l'anniversaire de son grand-père paternel, il ajoute que l'enfant s'est fait attendre une semaine.

Il avale une gorgée de son gobelet en carton, les yeux baissés sur la moquette, j'ai l'impression qu'il a quelque chose sur le cœur. Lorsqu'il a fini son café, il m'interroge sur la manière dont on détermine l'heure de la naissance.

— On prend en compte le moment de l'expulsion.

— Et pas celui où on coupe le cordon ? Ni celui où le bébé se met à pleurer ?

— Non, dis-je en me faisant la réflexion que tous les nouveau-nés ne pleurent pas. Ni ne respirent.

— Eh bien, en fait, je me demandais s'il était possible d'inscrire sur le certificat de naissance qu'il est né à 12 h 12 plutôt qu'à 12 h 09. Ce ne sont que trois minutes.

Je le toise.

Ils sont arrivés à la maternité cette nuit et il n'a pas beaucoup dormi.

— Ça compenserait le fait qu'il n'est pas né le 12 du 12^e mois, conclut-il en écrasant son gobelet.

Je réfléchis.

Cet homme me demande de déclarer que son enfant n'a pas vécu les trois premières minutes de sa vie.

— Je serais très heureux qu'on puisse le faire, insiste-t-il.

— Je pourrais avoir mal vu l'heure, dis-je.

Il balance son gobelet dans la poubelle et nous retournons ensemble vers la chambre où nous attendent la maman et le nouveau-né.

Il s'arrête à la porte.

— Je sais que Gerður voulait une fille même si elle n'en a rien laissé paraître. Les femmes ont envie d'avoir des filles.

Après une brève hésitation, il me raconte qu'ils ont lu un article expliquant comment s'y prendre pour choisir le sexe de son enfant, hélas, ils l'ont découvert trop tard.

— Ce qui doit arriver arrive, ajoute-t-il en me tendant la main et en me remerciant pour mon aide. Si on y réfléchit, conclut le père décidément férù de statistiques, vingt millions de gens ont la même date d'anniversaire que mon fils.

Il n'y a pas grand-chose sous le soleil
qui puisse surprendre une femme
ayant une si longue expérience du métier.
Si ce n'est l'être humain lui-même

Bien souvent, le métier de sage-femme est affaire de lignage, il se transmet de mère en fille, j'appartiens pour ma part à la quatrième génération de sages-femmes de ma famille. Mon arrière-grand-mère exerçait cette profession dans le nord de l'Islande dans la première moitié du XX^e siècle et sa fille, ma grand-tante, a travaillé presque cinquante ans à la maternité. Quant à ma tante, la sœur de ma mère, elle est sage-femme dans une petite ville de la province danoise du Jutland. Il est également attesté qu'un de nos ancêtres masculins était accoucheur et qu'il a mis au monde plus de deux cents enfants. Gísli Raymond Guðrúnarson, Nonni pour les intimes, était non seulement doté de mains expertes, mais c'était aussi un forgeron hors pair qui a fabriqué ses propres forceps et toutes sortes d'instruments fort utiles.

L'esprit de ma grand-tante planait encore dans l'air quand j'ai débuté ma carrière à la maternité, il y a maintenant seize ans. Mes collègues les plus âgées s'en souviennent bien, mais elles sont de moins en moins nombreuses. J'entends pourtant encore des anecdotes à son sujet, y compris de la bouche de femmes qui ne l'ont jamais côtoyée. Elle était réputée pour des remarques telles que : *N'importe quelle idiote peut avoir un enfant*, qu'elle lançait comme en se parlant à elle-même. Une de ses collègues affirmait cependant qu'elle n'avait pas eu des mots aussi durs, mais qu'elle avait simplement dit : *Tout le monde n'est pas fait pour avoir un enfant*. Ou encore : *Ce n'est pas à la portée de tous d'être parents*. Voire, d'après une autre, qu'une personne pénible ne cessait pas de l'être en devenant parent. Et selon une autre encore, elle n'avait jamais parlé d'une personne pénible, mais simplement imparfaite, ajoutant qu'elle considérait l'apitoiement sur soi comme le pire des défauts. On m'a confié qu'elle en cherchait les signes chez les futurs parents : *Qu'il soit apparent ou dissimulé, l'auto-apitoiement est profondément ancré dans la nature humaine*.

Il paraît aussi qu'elle faisait des prédictions sur la longévité des couples. Elle s'asseyait, levait sa tasse de café à moitié pleine, un morceau de sucre entre les lèvres et agitait la tasse pour que la surface du breuvage se ride :

— Ils auront un autre enfant avant de se séparer.

Mais tous ses oracles n'avaient pas un sens aussi clair, comme par exemple : *Ce tissu qu'on nomme famille est décidément bien étrange*. D'après ses collègues, elle ne croyait pas au couple, ni au mariage. Ni même en l'Homme, selon l'une d'elles. Tout au plus avait-elle foi en l'être humain lorsqu'il ne mesurait pas plus de cinquante centimètres, qu'il était incapable de se débrouiller par lui-même et ne savait pas encore parler.

Quoi qu'il arrive, son refrain était invariablement le même : *Il n'y a pas grand-chose sous le soleil qui puisse surprendre une femme ayant une si longue expérience du métier. Si ce n'est l'être humain lui-même*.

C'est ainsi qu'elle s'exprimait.

Elle avait du mal à accepter ce qu'elle nommait les changements radicaux survenus dans la profession alors qu'elle avait atteint la quarantaine. Ce n'était un secret pour personne. Brusquement, les pères s'étaient mis à assister aux accouchements. Ses réticences étaient d'autant plus surprenantes qu'il lui semblait normal et naturel qu'un homme ait exercé le métier d'accoucheur par le passé en Islande.

Mon expérience de plusieurs dizaines d'années me dit autre chose, telle était sa manière de protester contre les changements d'organisation au sein de la maternité. Selon elle, la présence des hommes leur donnait un surcroît de travail. À l'époque où ma grand-tante travaillait à la maternité, les conjoints

des accouchées étaient uniquement des hommes. Les hommes de sa génération arrivaient directement de leur bureau, en costume-cravate et, ne sachant pas à quel endroit accrocher leur manteau ou poser leur chapeau, ils les tendaient simplement aux sages-femmes. D'autres arrivaient tout droit de leur atelier, les mains pleines de cambouis. Des gens s'étaient plaints parce que ma grand-tante, préférant se concentrer sur les futures mères, laissait les pères se débrouiller seuls. J'ai entendu dire qu'un obstétricien la protégeait. Mais quand j'ai demandé à ses anciennes collègues pourquoi elle avait besoin de cette protection, aucune ne m'a donné de réponse claire. Plus tard, j'ai cru comprendre qu'elle avait été la maîtresse de ce chirurgien pendant plusieurs dizaines d'années, mais je n'ai jamais réussi à en obtenir la confirmation.

Je sais d'expérience qu'il n'est jamais facile pour le conjoint d'être témoin de la souffrance et qu'il a l'impression d'être inutile.

Il caresse le bras de sa femme en disant de temps à autre :

— Tu t'en sors très bien.

Et l'accouchée lui répond la même chose.

— Toi aussi, tu t'en sors très bien.

Le conjoint se lamente : Je ne peux rien faire. Ou bien : C'est tellement dur d'être inutile. Il me dit aussi : Je n'en peux plus. Ou encore : Je ne savais pas qu'elle allait autant souffrir. Voire : Je ne savais

pas qu'un accouchement pouvait durer soixante-douze heures. Puis d'ajouter : Jamais je ne pourrai comprendre son expérience. Quant aux parturientes, elles pensent : Jamais il ne pourra partager ma souffrance. Il ne sait pas ce que ça fait d'être pris dans un étau avec des pinces incandescentes qui vous broient le dos.

Il arrive aussi que le conjoint ait des nausées ou des vertiges.

Alors leurs femmes les encouragent en leur suggérant d'aller s'acheter un sandwich. Ils pointent le nez à l'office pour m'informer que le distributeur est vide et je leur réponds que ce n'est pas moi qui suis chargée de le remplir. Ou bien ils commandent une pizza qu'ils font livrer à la chambre 23B de la maternité. Il y a bien des choses qui surprendraient ma grand-tante aujourd'hui, comme par exemple, une boîte de pizza sur le lit d'une femme en plein travail. Qui plus est à même le drap. Si l'accouchement s'étire en longueur, le conjoint doit parfois aller chercher les aînés des enfants chez la grand-mère maternelle pour les conduire chez la grand-mère paternelle. Ou l'inverse.

Afin de limiter le temps de présence des futures mères à la maternité et pour réduire les allées et venues autant que le grignotage, nous leur conseillons de venir uniquement quand les contractions se produisent toutes les cinq minutes.

Lorsque ma grand-tante disait que la place d'un

homme n'était pas dans une maternité, il me semble qu'il s'agissait tout bonnement dans son esprit d'une question de taille. Pour reprendre les mots d'une de ses collègues, elle trouvait ces hommes *encombrants*, ils n'étaient pas à leur place dans un univers de parturientes, de nouveau-nés, de pleurs et de tétées : le principal problème, c'était la différence de taille entre un homme adulte et un nourrisson.

Tout mammifère
est en quête d'une mamelle

Malgré sa réputation d'excentrique, les collègues de ma grand-tante appréciaient de travailler avec elle. Son souvenir s'est profondément gravé dans leur mémoire, notamment pour deux choses : son adresse aux travaux d'aiguille et ses gâteaux. On parle encore des tartes meringuées à plusieurs étages qu'elle garnissait généreusement de poires ou de pêches en boîte et de crème fouettée. Le fond était une génoise détrempée au sherry. Quand les femmes avaient accouché, elle en coupait une belle part qu'elle leur apportait sur un plateau avec un café bien fort. Autrefois, les futures mères arrivaient bien plus tôt à la maternité, c'est-à-dire dès les premiers signes, et elles y restaient une semaine après l'accouchement quand il se déroulait normalement. Lorsque ma grand-tante a débuté, au milieu du

siècle dernier, la tâche d'une sage-femme consistait principalement à s'occuper du nouveau-né pendant que la mère se reposait. J'ai entendu un certain nombre de femmes d'âge mûr évoquer leur accouchement comme un agréable moment de repos, loin des corvées ménagères et de l'éducation des enfants. Elles se rappelaient surtout qu'elles prenaient leurs repas au lit, l'une d'elles disait même qu'on l'avait bichonnée. Entre toutes ces femmes alitées, des liens d'amitié se nouaient, elles s'aidaient à mettre leurs bigoudis, fumaient des cigarettes ensemble puis quittaient la maternité en escarpins, impeccablement coiffées.

Tandis que les nouvelles mamans se reposaient, ma grand-tante passait de longs moments auprès des nourrissons. Dès que la tétée était terminée, elle les ramenait à la pouponnière, les prenait sur son épaule, leur faisait faire un rot en leur tapotant le dos et en leur parlant à voix basse. Puis elle changeait leurs langes et les couchait sous la couette. À l'heure de la tétée, elle amenait le bébé à sa mère, puis elle le ramenait, le réinstallait dans son berceau, et passait au suivant, chacun à son tour. Ses anciennes collègues sont unanimes sur le fait qu'elle passait beaucoup de temps à la pouponnière et qu'elle parlait aux nouveau-nés pour les préparer à la vie. On m'a raconté diverses anecdotes à ce propos. *Tu es ici pour un certain temps*, l'a-t-on un jour entendu dire. Et même : *Allez, courage, la pente qui*

t'attend est raide et abrupte. Une autre fois, elle avait déposé un enfant dans son berceau en lui disant : *Tu te perdras souvent en route*, sans qu'on sache s'il fallait y voir une citation de la Bible. Elle citait aussi des poètes qu'elle connaissait personnellement : *Nous ne savons pas grand-chose si ce n'est que bientôt, la nuit va s'abattre.* Ou encore : *Nous ne savons pas grand-chose si ce n'est que bientôt, le jour se lèvera.* La formule choisie dépendait de la saison à laquelle l'enfant était né, selon que les jours rallongeaient ou raccourcissaient, que les nuits étaient claires ou sombres.

Mais s'il y a une chose sur laquelle les *sœurs de lumière* de ma grand-tante sont toutes d'accord, c'est qu'avant que les mamans ne quittent l'hôpital, elle se penchait sur les nourrissons dans leur berceau pour faire ses adieux en leur souhaitant soleil, lumière et chaleur. Avec ces mots : *Puisses-tu connaître bien des aubes et bien des crépuscules.* Ces mots furent d'ailleurs la pierre de touche de la nécrologie que l'une d'elles écrivit.

Les sages-femmes de sa génération passaient de longues heures au chevet des futures mères avant leur accouchement. La plupart en profitaient pour faire du tricot ou de la broderie. À en croire d'anciennes accouchées, le bruit régulier des aiguilles qui s'entrechoquaient avait sur elles un effet apaisant. D'après ses collègues, ma grand-tante aurait offert un tricot à chacun des nouveau-nés qu'elle a accueillis. Et c'est aux prématurés qu'elle résér-

vait les plus belles pièces, celles dont le motif était le plus élaboré. Elle tricotait avec ardeur, maniant toute une forêt d'aiguilles. Quand elle apportait à leurs mères les plus petits nourrissons avant qu'ils ne soient confiés, comme elle disait, à Dieu et aux quatre vents, ils étaient enveloppés de la tête aux pieds dans ses layettes, pantalon, chaussettes, chandail et bonnet.

Conseillère en allaitement

Alors qu'elle aurait dû partir à la retraite, ma grand-tante a continué de travailler à la maternité où on lui confiait un certain nombre de tâches particulières. La principale consistait à guider les mères au début de l'allaitement. Elle les installait confortablement, avançait une chaise à côté de leur lit, puis elle refermait la porte pour être seule avec elles. Je ne sais donc pas grand-chose de ce qui se passait ensuite. L'essentiel est qu'elle s'efforçait de les rassurer, en expliquant que *tout mammifère est en quête d'une mamelle*. Quelques-unes des femmes que j'ai pu rencontrer m'ont confié qu'elle leur avait surtout parlé de lumière. Elles conservent d'elle un souvenir chaleureux et qu'elle leur disait de bien jolies choses. Mais également des choses tristes. L'une d'elles m'a raconté qu'elle lui avait parlé d'un certain Pascal.

Bien qu'elle ait cessé d'accueillir les nouveau-nés,

on l'envoyait parfois chercher quand un accouchement s'éternisait, elle sortait alors son vieux stéthoscope, le mettait à ses oreilles, posait la main sur le ventre de la femme, puis lui palpait les jambes et prononçait à voix basse des mots à peine audibles. Elle s'adressait à l'enfant en lui disant qu'il pouvait naître.

Et il obéissait.

Il naissait.

— C'est l'œuvre de mes mains, disait alors ma grand-tante.

Comme beaucoup de sages-femmes, elle avait choisi de ne pas avoir elle-même d'enfant.

Mes collègues savent qu'on m'a donné son prénom et que je vis dans son appartement. Elle, c'était Dómhildur première, moi, je suis Dómhildur deuxième du nom : tante Fífa et sa petite-nièce Dýja.

Dans ma famille, une longue tradition veut qu'on baptise les filles du prénom d'une sage-femme célibataire, et quand ma sœur a décidé d'appeler sa fille Dómhildur, elle a tenu à préciser que ce n'était pas en mon honneur, mais en celui de notre grand-tante.

À sa mort, tante Fífa m'a légué la moitié de son appartement situé au troisième étage d'un immeuble de la rue Ljósvallagata. La Société islandaise de Protection des Animaux a quant à elle hérité de l'autre moitié.

— C'est pure logique, disait ma mère.

L'argent qu'elle avait laissé sur son compte

en banque revenait à l'Hôpital pour enfants de Hringur en vue d'acquérir *trois lampes destinées à traiter l'ictère des nouveau-nés et deux couveuses pour prématurés*, comme le stipulait son testament.

Dans le buffet sur lequel est posée la télévision, rue Ljósvallagata, sont rangées les bouteilles de sherry Bristol Cream que quelques mères et collègues lui ont offertes en cadeau de départ. Elle pensait bien en recevoir une, mais en fin de compte, elle en avait eu dix. *Merci pour tous ces gâteaux au sherry*, est-il inscrit sur une étiquette accrochée au goulot d'une des bouteilles. Il m'en reste neuf.

L'être humain croît dans les ténèbres

Quand j'étais au lycée, après les cours, j'allais souvent chez tante Fifa pour faire mes devoirs. Parfois, j'y passais aussi la nuit, d'abord le week-end, puis en milieu de semaine. Pendant ma formation de sage-femme, j'étais toujours fourrée chez elle, rue Ljósvallagata, j'ai fini par m'y installer pour de bon pendant mon dernier hiver à l'université. J'étais censée veiller sur elle parce qu'un jour, elle était partie au cimetière s'occuper du caveau familial en laissant la cafetière sur le feu. Je prenais l'antique Lada Sport beige qu'elle avait renoncé à conduire elle-même, et je l'accompagnais dans les magasins,

chez le coiffeur, je la déposais ici et là. Il m'arrivait parfois de découcher en oubliant de la prévenir. À mon retour, après une escapade nocturne, elle prononçait un verdict sans appel :

— Une histoire sans lendemain.

En revanche, elle s'intéressait beaucoup à mes études ou plutôt à ce qu'elle avait baptisé les théories *nouvelle mode*.

— On dit que l'odeur du conjoint peut aider une femme pendant les contractions, qu'est-ce qu'on entend par là ? m'a-t-elle un jour demandé.

Dans le temps, avait-elle enchaîné, il n'était pas rare que les futurs pères arrivent à la maternité avec une haleine alcoolisée qu'ils essayaient de masquer en se barbouillant d'après-rasage Old Spice. Elle comparait l'odeur des nouveau-nés à celle des pommes de terre stockées dans une cave, un mélange de terre et de douce moisissure.

Un jour, je lui ai montré un vieux manuel qui prenait les poissons comme échelle de croissance du fœtus, il y était question d'épinoches, de harengs, d'églefins et pour finir, de cabillauds. Il me semble encore l'entendre s'insurger en secouant la tête : *Un fœtus est un fœtus, l'homme est à la fois bipède et mammifère*. Avant de conclure par son habituel refrain : *Je suis sage-femme, je sais que, telle la pomme de terre, l'être humain croît dans les ténèbres*.

Quand j'étais encore en formation à la maternité, elle me demandait chaque jour combien d'enfants

étaient nés durant mon service, elle voulait savoir si les accouchements avaient été naturels, médicalisés ou par césarienne. Je lui faisais mon rapport. Quand je lui disais qu'un couple avait eu des jumeaux un an plus tôt et qu'ils venaient à nouveau d'en avoir le matin même, elle répondait :

— Ils auront donc chez eux quatre enfants dans leurs langes.

J'aimais également lui demander conseil et je n'hésitais pas à l'interroger. Ses réponses parfois évasives ne correspondaient pas toujours aux questions :

— Vois-tu, ma petite Dýja, la femme est le seul mammifère à ne pas être fertile tout au long de sa vie.

Je me souviens qu'un jour, elle a comparé un accouchement difficile à un long supplice auquel un grand nombre de femmes tenteraient d'échapper si elles le pouvaient.

— Dans d'autres circonstances, un être humain serait prêt à avouer n'importe quoi pour faire cesser une telle torture.

Quand on leur administre du gaz hilarant, certaines femmes se détendent et leur langue se délie, par exemple, elles racontent combien d'os elles se sont cassés : le poignet, un doigt, deux orteils, et dans quelles circonstances ces fractures ont eu lieu. Il arrive aussi qu'elles précisent où et comment l'enfant a été conçu. Et sans qu'elles impliquent une

intervention divine, certaines fécondations sont parées d'une aura surnaturelle parce qu'elles se sont produites dans des conditions ou à un moment où elles n'auraient pas dû avoir lieu : un spermatozoïde avait survécu toute une semaine en attendant l'ovulation alors que les futurs parents étaient chacun à un bout du pays, l'un travaillant dans le Nord et l'autre étudiant à Reykjavík, ou encore l'un en mer et l'autre à terre.

Je me souviens d'une femme qui voulait absolument devenir mère. Pour ce faire, elle avait dû trouver un homme qui accepte qu'elle porte son enfant. Le masque plaqué sur le visage, elle avait inspiré le gaz, puis soulevant le dispositif, m'avait dit d'une voix pâteuse :

— Il a fallu plus de temps que je l'aurais imaginé. C'est finalement un de mes collègues, professeur de chimie, qui m'a donné sa semence. Nous en avons discuté ensemble, il m'a rendu visite un soir et je lui ai fait un café. Il est allé faire un tour aux toilettes et, à son retour, il m'a tendu une tasse contenant son sperme en me disant : Voilà, je t'en prie.

Les femmes parlent et je hoche la tête.

Ce gaz peut causer des amnésies et quand cette accouchée a quitté la maternité, elle m'a demandé : Au fait, est-ce que je vous ai parlé de Héðinn ?

Et moi, est-ce que je me soucie de la conception ?

La réponse est non. J'entre en scène bien après la fécondation.

Il n'en reste pas moins qu'un simple calcul prouve que les enfants nés au plus noir de la nuit hivernale sont conçus à l'équinoxe de printemps, lorsque nuit et jour sont d'égale longueur. Quant aux enfants conçus vers Noël et le nouvel an, ils naissent début octobre, au moment où les ombres s'allongent.